

Souvenirs sur Lénine

(janvier 1924)

Source : *Cahiers du bolchevisme* n°28 (1^{er} octobre 1925) et n° 29 (15 octobre 1925).

C'est en automne 1920 que je revis Lénine pour la première fois depuis que la Révolution russe avait commencé d'"ébranler le monde". Immédiatement après mon arrivée à Moscou au cours d'une conférence du Parti dans la salle Sverdlov, au Kremlin, si mes souvenirs sont exacts, Lénine m'apparut le même qu'il était autrefois, à peine vieilli. J'aurais juré qu'il portait le même complet modeste et propre que je lui ai vu la première fois que je le rencontrai. C'était en 1907, au Congrès de la II^e Internationale à Stuttgart. Rosa Luxembourg qui possédait un œil d'artiste pour tout ce qui sortait de l'ordinaire me montra Lénine en me disant : "Regarde bien celui-là, c'est Lénine. Vois ce crâne énergique. Un vrai crâne de paysan russe, avec quelques lignes légèrement asiatiques. Ce crâne a l'intention de renverser des murs. Peut-être qu'il sera brisé, mais il ne cédera pas".

Dans son attitude et son maintien, Lénine était en tout cas ce qu'il était autrefois. Les débats furent souvent très ardents et même orageux. Comme autrefois, aux Congrès de la II^e Internationale, Lénine se distinguait par l'attention extraordinaire avec laquelle il suivait les débats, par son calme et son assurance, par son intense participation intérieure à tout ce qui se passait autour de lui, par son énergie et sa souplesse. C'est ce que prouvèrent certaines remarques et interruptions ainsi que les longues déclarations qu'il fit lorsqu'il prit la parole. Rien d'important ne pouvait échapper à son coup d'œil vif et à son esprit lucide. Au cours de cette séance, comme dans la suite, je constatais que le trait caractéristique principal de Lénine était sa simplicité, son amabilité et son naturel dans ses rapports avec tous les camarades. Je dis "naturel" parce que j'avais l'impression très forte que cet homme ne pouvait pas se conduire autrement qu'il se conduisait. La façon dont il se conduisit avec les camarades est le reflet naturel de son être intime.

Lénine avait la direction incontestée d'un parti qui avait guidé les ouvriers et les paysans dans leur lutte pour la prise du pouvoir, et qui maintenant, fort de leur confiance, exerçait le gouvernement, en appliquant la dictature du prolétariat. Lénine était, autant qu'un homme peut l'être, le créateur et le chef d'un grand empire qui, pour la première fois dans le monde, avait été transformé en Etat ouvrier et paysan. Ses pensées, sa volonté vivaient dans des millions de cerveaux, même en dehors de la Russie. Pour toutes les décisions importantes, c'était son point de vue qui l'emportait; son nom était un symbole d'espoir et de libération partout où il y avait des exploités et des opprimés. - "Le camarade Lénine nous conduit vers le communisme; nous tiendrons malgré les difficultés", disaient les ouvriers russes qui, un haut idéal d'humanité devant les yeux, se rendaient, crevant de froid, sur les divers fronts de la guerre civile, ou travaillaient, malgré des souffrances indicibles, au rétablissement de l'industrie. - "Qu'avons-nous à craindre que les seigneurs reviennent et nous reprennent la terre ? Le petit père Lénine nous sauvera, ainsi que Trotsky, avec l'armée rouge", disaient les paysans. - "Vive Lénine !" disaient les inscriptions sur les murs de plus d'une église en Italie, expression de l'admiration enthousiaste de quelques ouvriers qui saluaient dans la Révolution russe le champion de sa libération. C'est au nom de Lénine que se groupaient en Amérique comme au Japon et aux Indes tous ceux qui se révoltaient contre la puissance des classes possédantes.

Combien son attitude était simple et modeste, à lui qui avait déjà accompli une immense œuvre historique, et sur qui reposait le poids étouffant de la confiance aveugle de la plus lourde des responsabilités et d'un travail écrasant. Il se mêlait à la masse des camarades, ne se distinguait en rien d'entre eux, il était seulement l'un d'entre eux. Par aucun geste, aucune attitude, il ne voulait se conduire comme une "personnalité". Une telle attitude lui était étrangère car il était véritablement une personnalité. Sans cesse, des courriers lui apportaient des communications de différentes chancelleries, d'organes civiles ou militaires, communications auxquelles il répondait souvent par quelques lignes rapidement jetées sur le papier. Lénine avait pour chacun un sourire ou un geste amical. Au cours des débats, des conversations eurent lieu avec les principaux camarades. Pendant les pauses, c'était un véritable assaut sur Lénine. Des camarades de Moscou, de Pétrograd, des centres les plus différents du mouvement, et beaucoup, beaucoup de jeunes camarades l'entouraient :

- Wladimir Illitch, je vous en prie...
- Camarade Lénine, vous ne devez pas refuser!
- Vous savez bien, Illitch, que vous...

Etc., etc.

Les demandes, les questions, les propositions se croisaient ainsi rapidement.

Lénine écoutait et répondait avec une patience tranquille et inépuisable. Il avait toujours une oreille attentive et complaisante pour tout ce qui concernait les questions du parti, comme pour les chagrins d'ordre personnel. La façon dont il se conduisait avec la jeunesse était vraiment attendrissante. Sa conduite était toujours celle d'un camarade, libre de tout pédantisme pédagogique et de ce préjugé selon lequel l'âge à lui seul est déjà une vertu. Lénine se conduisait avec les camarades, auxquels il était attaché par toutes les fibres de son cœur, comme un homme parmi d'autres hommes. Il n'avait rien d'un dictateur. Son autorité dans le parti était celle d'un père à la supériorité duquel on se soumet dans la conscience qu'il comprend et veut être compris. Ca n'est pas sans amertume que je me rappelais, à cette occasion, la raideur et la morgue des "grands hommes" de la social-démocratie allemande et surtout l'attitude ignoble de parvenu du social-démocrate Ebert, de "M. le Président de la République" de la bourgeoisie allemande, attitude qui manifestait un oubli complet de la fierté du rôle historique du prolétariat, ainsi que toute dignité humaine.

**

Ma première visite au sein de la famille de Lénine confirma l'impression que j'avais eue à la conférence du parti et qui, par la suite, s'est renforcée à chacune de mes rencontres. Certes, Lénine habitait au Kremlin, l'ancien château des tsars, et il fallait passer devant de nombreuses sentinelles avant de pouvoir arriver jusqu'à lui (une mesure qui était justifiée par les projets d'attentats contre-révolutionnaires, qui n'avaient pas encore été abandonnés à cette époque contre les chefs de la révolution russe). Lénine recevait également, quand il fallait le faire, dans les salons gouvernementaux. Mais son logement privé était de la plus extrême simplicité. J'ai connu plus d'un logement ouvrier beaucoup plus richement meublé que le logis du "tout-puissant dictateur de Moscou". Je trouvai la femme et la sœur de Lénine en train de manger le repas du soir, qu'elles m'invitèrent immédiatement et chaleureusement à partager avec elles. Le repas était frugal, comme l'était celui d'un employé moyen à cette époque : du thé, du pain noir, du beurre et du fromage. A la fin du repas, la sœur de Lénine, "pour faire honneur à son hôte", chercha s'il n'y avait pas quelque douceur et découvrit avec joie un petit bocal de fruits confits. On sait que les paysans faisaient à leur "Illitch" de nombreux cadeaux de farine, de lard, d'œufs, de fruits, etc..., mais on sait aussi que rien de tout cela ne restait dans la maison de Lénine. Tout allait dans les hôpitaux et les maisons d'enfants, car la famille de Lénine appliquait strictement le principe de ne pas mieux vivre que les autres, c'est-à-dire que les masses laborieuses.

*

**

Je n'avais pas vu la camarade Kroupskaïa, la femme de Lénine, depuis la conférence internationale des femmes socialistes, qui s'est tenue à Berne au mois de mars 1915. Son visage aux yeux si bons portait les traces visibles de la maladie qui la dévore. A part cela, elle était restée la même qu'autrefois, l'incarnation de la sincérité, de la modestie et d'une simplicité quasi-puritaine. Avec ses cheveux plats, ramenés en arrière, rassemblés derrière la tête en un chignon fait sans aucun art, avec son costume extrêmement sobre, on aurait pu la prendre pour une ouvrière fatiguée, dont le seul souci est d'épargner et de gagner du temps. "La première femme du grand empire russe", comme disent les bourgeois, est incontestablement, est incontestablement la première au point de vue de l'abnégation et du dévouement à la cause des opprimés. Elle était unie à Lénine par la plus intime communauté de vie et de travail. Il est impossible de parler de lui sans penser à elle. Elle était la main droite de Lénine, son meilleur secrétaire, sa compagne dévouée, la meilleure interprète de ses idées, aussi infatigable à recruter avec le plus grand tact des amis et des partisans au maître génial qu'à travailler parmi les ouvriers dans le sens des idées de Lénine. Outre cela, elle avait son propre ressort d'activité auquel elle se consacrait de toute son âme, à savoir l'instruction publique.

Il serait ridicule et même blessant, de supposer un seul instant que la camarade Kroupskaïa, au Kremlin, "jouait à la femme de Lénine". Elle travaillait avec lui, pour lui, comme elle l'avait fait toute sa vie, même quand les nécessités de la vie illégale et les persécutions les séparaient. Nature profondément maternelle, la camarade Kroupskaïa, aidée en cela par la belle-sœur, faisait du logis de Lénine un "foyer" au sens le plus noble de ce mot. Non pas, certes, dans le sens petit-bourgeois, mais grâce à l'atmosphère intellectuelle qui y régnait, et qui n'était que le reflet des rapports qui unissaient les uns et les autres les êtres qui y vivaient et y travaillaient. Tout, dans ces rapports, était vrai, sincère, compréhensif, chaleureux. Quoique, jusqu'alors, je n'eusse connu que très peu la camarade Kroupskaïa, je me sentis chez elle, grâce à ses soins amicaux, comme à la maison. Lorsque Lénine arriva et que, peu après, une grosse chatte apparut, accueillie avec joie par toute la famille, et sauta sur les épaules du "dictateur" et se roula en boule sur ses genoux, j'eus l'illusion d'être chez moi, ou chez Rosa Luxembourg, avec sa chatte "Mimi", devenue historique pour les amis.

Lénine nous trouva en pleine discussion sur les questions de culture et d'instruction publique. J'étais précisément en train d'exprimer mon enthousiasme pour le travail véritablement titanesque accompli par les bolchéviks dans le domaine de l'instruction publique, pour les efforts réalisés en vue de mettre en marche les forces créatrices capables d'ouvrir à la culture des voies nouvelles. En même temps, je ne cherchai pas à cacher mon impression que, dans cet immense effort, il y avait beaucoup de confusion et de tâtonnements, et que cette lutte passionnée vers une culture nouvelle s'accompagnait parfois de manifestations artistiques, culturelles, ayant un caractère de "mode" comme en Occident. Lénine intervint immédiatement et avec vivacité dans la discussion.

"L'éveil des forces qui tendent à donner à la Russie une culture et un art nouveaux, dit-il, est une chose excellente. La rapidité fougueuse de ce mouvement est inévitable. Nous devons rattraper tout ce qui n'a pas été fait pendant des siècles. Le caractère chaotique, fiévreux de cette recherche vers de nouveaux mots d'ordre et de nouvelles solutions, la facilité avec laquelle on s'enthousiasme aujourd'hui pour certains courants artistiques, qu'on rejette le lendemain, tout cela est inévitable.

"La Révolution déchaîne toutes les forces contenues jusqu'alors et les élève des profondeurs à la surface. Un exemple : Pensez à l'influence exercée sur le développement de notre peinture, de notre sculpture et de notre architecture par les modes et les caprices de la cour des tsars, de même que par les goûts et les fantaisies de messieurs les aristocrates et les bourgeois. Dans un régime de propriété privée, l'artiste produit des marchandises pour le marché, il a besoin d'acheteurs. Notre Révolution a libéré les artistes de cette nécessité prosaïque. Aujourd'hui, c'est l'Etat prolétarien qui les protège et leur donne des commandes. Chaque artiste, ou quiconque croit l'être, prétend avoir le droit de créer librement, d'après son propre idéal, quelle que soit sa valeur. D'où le tâtonnement, l'anarchie, le chaos.

" Mais naturellement, nous sommes des communistes. Nous ne pouvons pas mettre nos mains dans nos poches et laisser aller le chaos. Nous devons nous efforcer de déterminer d'une façon consciente ce développement, nous devons le diriger et lui fixer un but. Dans ce domaine, nous sommes encore très en retard. Nous avons aussi nos docteurs Karistadt. Nous sommes trop "briseurs d'idoles". Il faut conserver ce qui est beau, le prendre pour modèle, même si c'est "vieux". Pourquoi se détourner de ce qui est vraiment beau et le rejeter une fois pour toutes comme point de départ de notre développement, uniquement parce que c'est "vieux" ? Pourquoi élever le "nouveau" à la dignité d'un Dieu, auquel il faut rendre hommage uniquement parce que c'est "nouveau" ? C'est de la pure stupidité. D'ailleurs, il y a là dedans beaucoup d'hypocrisie conventionnelle, ainsi que le respect de la mode artistique de l'Occident, d'une façon inconsciente, certes. Nous sommes de bons révolutionnaires, mais nous nous croyons obligés de montrer que nous sommes au niveau de la culture contemporaine. J'ai le courage d'être un "barbare". Je ne puis goûter les œuvres expressionnistes, futuristes, cubistes, ni toutes les nouvelles révélations en "isme" du génie artistique. Je ne les comprends pas. Elles me laissent complètement froid."

Je dus avouer que moi non plus, je ne pouvais comprendre que la forme d'expression artistique d'une âme enthousiaste était un triangle au lieu d'un nez, et que le besoin révolutionnaire d'action puisse transformer le corps de l'homme en un sac informe posé sur deux bâtons, avec deux fourchettes à cinq doigts. Lénine se mit à rire de bon cœur. "oui, chère Clara, c'est ainsi, nous sommes deux vieux. Contentons-nous de rester encore des jeunes et de précéder les autres dans la voie de la Révolution. Nous sommes trop vieux pour l'art nouveau; nous sommes incapables de le suivre.

"Mais, poursuivit-il, ce qui importe ce n'est pas notre opinion sur l'art. Ce qui importe, ce n'est pas non plus ce que l'art procure à quelques centaines ou même quelques milliers d'hommes, sur une population qui, comme la nôtre, en compte de nombreux millions. L'art appartient au peuple. Il doit plonger le plus profondément possible ses racines au sein des masses laborieuses. Il doit être compris et aimé d'elles. Il doit les lier et les élever dans leurs sentiments, leurs pensées et leurs volontés. Il doit éveiller et former dans leur sein des artistes. Pouvons-nous nous contenter de donner à une minorité des brioches, tandis que les masses laborieuses manquent même de pain noir ? Cela est vrai, non seulement au sens exact du mot, mais aussi au sens figuré. Ayons toujours devant les yeux les ouvriers et les paysans. Apprenons pour eux à faire le commerce, à compter. Apprenons également dans le domaine de l'art et de la culture.

"Pour que l'art puisse aller au peuple, et que le peuple aille à l'art, il nous faut tout d'abord élever le niveau culturel général. Quelle est, à cet égard, la situation dans notre pays ? Nous nous glorifions du travail immense que nous avons accompli, dans ce domaine, depuis que nous avons pris le pouvoir. Certes nous pouvons dire, sans nous vanter, que nous avons beaucoup fait. Nous n'avons pas seulement "coupé les têtes", comme nous en accusent les mencheviks de tous les pays et leurs Kautsky; nous avons également éclairé les cerveaux. Beaucoup de cerveaux. Mais beaucoup seulement en comparaison du passé et des péchés commis par les anciennes classes dominantes. Le besoin de culture des ouvriers et des paysans, éveillé et stimulé par nous, est immense. Pas seulement à Pétrograd et à Moscou, dans les principaux centres industriels, mais aussi dans les villages, à la campagne. Et nous sommes un peuple pauvre, extrêmement pauvre ! Que nous le voulions ou non, la plus grande partie de la vieille génération est, en ce qui concerne l'art et la culture, une génération déshéritée. Certes, nous menons une lutte énergique, opiniâtre contre l'analphabétisme. Nous installons des bibliothèques et des salles de lecture dans les villes, petites et grandes, et dans les villages. Nous organisons des cours, des représentations théâtrales et des concerts. Nous envoyons dans tout le pays des "trains de culture" et des "expositions ambulantes". Mais, je le répète : qu'est-ce que tout cela pour les millions d'hommes à qui font défaut les connaissances les plus élémentaires, la culture la plus primitive ! Tandis qu'à Moscou dix mille hommes aujourd'hui, et dix mille hommes demain, se réjouiront d'assister à une belle représentation théâtrale, le besoin de culture de millions d'hommes, c'est d'apprendre que la terre est un globe et non une étendue plate, que des lois naturelles, et non des sorcières et des enchanteurs, à côté, "Père céleste", régissent le monde."

- Ne vous plaignez pas si amèrement de l'analphabétisme, camarade Lénine, interrompis-je, cela vous a sûrement facilité, dans une certaine mesure, la Révolution. Elle a empêché les cerveaux des ouvriers et des paysans d'être corrompus par les préjugés bourgeois. Votre propagande et votre agitation tombent sur un terrain vierge. Il est plus facile de semer et de récolter là où il n'est pas nécessaire d'extirper toute une forêt épaisse.

- Oui, c'est juste, répondit Lénine, mais seulement dans certaines limites ou, plus exactement, pour une certaine période de notre lutte. L'analphabétisme allait, certes, avec notre lutte pour la prise du pouvoir, avec la nécessité de détruire l'ancien appareil d'Etat. mais détruisons-nous seulement pour détruire ? Nous détruisons pour construire une société meilleure. Or, l'analphabétisme va très mal et ne va même pas du tout avec les nécessités de la construction ! Ainsi que Marx l'a dit, cette construction doit être l'œuvre des ouvriers eux-mêmes, et, j'ajoute, des paysans, si tous veulent devenir libres. Notre régime des Soviets le permet. Grâce à lui, des milliers de travailleurs apprennent actuellement à travailler à l'œuvre de construction dans les soviets et les organes soviétiques. Ce sont des hommes et des femmes, "dans les meilleurs années", comme on dit chez vous. Cela signifie pour nous que la plupart d'entre eux ont grandi sous l'ancien régime, par conséquent sans aucune instruction et sans aucune culture. Ils travaillent passionnément à acquérir l'une et l'autre. Nous nous efforçons sérieusement de faire participer le plus grand nombre possible d'hommes et de femmes au travail soviétique, et de les éduquer, théoriquement et pratiquement, au moyen de ce travail. Mais tout cela ne peut, de loin, couvrir notre besoin de forces constructives. Nous sommes obligés d'utiliser les bureaucrates de l'ancien régime, et c'est ce qui fait que nous avons un bureaucratisme étroit, corporatif. Je le hais de tout mon cœur. Non les bureaucrates, isolément. Car ce peuvent être de braves types. Mais je hais le système. Il paralyse et corrompt en haut et en bas. Le facteur le plus important pour l'élimination complète du bureaucratisme est l'éducation et l'instruction populaires les plus larges possibles. Et quelles sont nos perspectives d'avenir ? Nous avons créé de magnifiques institutions et pris d'excellentes mesures, en vue d'élever le niveau culturel de la jeunesse ouvrière et paysanne. Mais, de nouveau, se pose la même pénible question : "Qu'est-ce que tout cela en comparaison de tout ce qu'il y a à faire ? " Enfin, ce qui est plus grave encore, nous n'avons pas assez de jardins d'enfants, de maisons d'enfants et d'écoles primaires. Des millions d'enfants grandissent sans aucune instruction, dans la même ignorance où ont grandi leurs pères et leurs grands-pères. Combien de talents n'en seront pas perdus, combien de désirs détruits ! C'est un crime contre le bonheur de la génération montante et un vol commis au préjudice des richesses de l'Etat soviétique, qui doit évoluer vers la société communiste. C'est un grave danger pour l'avenir !"

La voix ordinairement si calme de Lénine retentissait d'une indignation contenue. Comme il faut que cette question lui tienne à cœur, pensais-je en moi-même, pour qu'il tienne devant nous trois un véritable discours d'agitation ! Quelqu'un, je ne me rappelle plus qui, fit quelques observations, plaidant "les circonstances atténuantes" pour certaines manifestations de la vie culturelle, en les expliquant d'après la situation du moment. A cela, Lénine répliqua :

- " Je sais ! Certains sont sincèrement convaincus qu'on peut surmonter les difficultés et les dangers du moment avec le *panem et circences*. *Panem*, certes ! *Circences*, si l'on veut ! Mais qu'on n'oublie pas que les jeux ne constituent pas l'art véritable, mais plus ou moins une belle distraction. Qu'on n'oublie pas que nos ouvriers et nos paysans ne sont pas la populace romaine. Ils ne sont pas entretenus par l'Etat; au contraire, ils entretiennent l'Etat par leur travail. Ils ont fait la Révolution, et défendu leur œuvre grâce à des sacrifices inouïs, à des flots de sang. Nos ouvriers et paysans méritent certainement mieux que des jeux. Ils ont droit à l'art véritable. C'est pourquoi il faut avant tout de l'instruction, et la plus large possible. C'est elle qui crée le sol culturel - en supposant le pain assuré - sur lequel pourra se développer un art véritable, un art communiste, qui créera ses propres formes correspondant à son contenu. Il y a là un travail immense pour nos "intellectuels". S'ils arrivent à le comprendre et à l'accomplir, ils pallieront leur dette à la révolution prolétarienne, qui leur a

ouvert largement ses portes, et les a libérés de la situation misérable où ils vivaient, et que le Manifeste communiste caractérise d'une façon si admirable."

Cette nuit-là, car la soirée était très avancée, nous parlâmes encore de toutes sortes de choses. Mais l'impression de toute cette conversation pâlit à peine les mots prononcés, auprès des déclarations de Lénine sur l'art, la culture, et l'instruction publique. "Avec quelle sincérité et quelle chaleur il aime le peuple au travail !" pensais-je en revenant à la maison, la tête échauffée, à travers la nuit froide. Et dire qu'il y a des gens qui tiennent cet homme pour une froide machine à penser, pour un fanatique de formules rigides, qui ne voit dans les hommes que des "catégories historiques" et joue avec eux comme des pions !

*

**

Le lendemain de mon arrivée au 4^e Congrès de l'Internationale Communiste, Lénine vint me rendre visite. Il était frais et fort, comme avant les mauvais jours de sa maladie. Sa physionomie intellectuelle était également la même. Nous parlâmes de la situation en Allemagne, dans d'autres pays, ainsi qu'en Russie des Soviets. Lénine écouta attentivement mes explications sur le développement de notre parti, sur le travail en vue de la conquête des masses et sur l'opposition de gauche. A plusieurs reprises, il m'interrompit par des questions et des remarques, qui montraient avec quelle attention et quelle perspicacité il suivait le cours des événements. Son jugement était clair, sûr, comme toujours, sa vieille gaieté retentissait. Il parla du rétablissement lent, mais sûr, de la vie économique dans la Russie des Soviets. "Mais j'en parlerai mieux dans mon rapport, dit-il. Le temps qui m'est accordé par mes tyrans médicaux pour mes visites est passé. Vous voyez comme je suis discipliné. Cependant, il faut que je vous dise encore quelque chose qui vous fera particulièrement plaisir. Figurez-vous que je viens de recevoir une lettre du village de... (j'ai malheureusement oublié le nom). Les pensionnaires d'une maison d'enfants, au nombre d'une centaine environ, m'écrivent :

"Cher petit grand père Lénine ! Il faut que vous sachiez que nous sommes devenus très sages. Nous apprenons assidûment. Nous lisons et écrivons très bien; nous faisons beaucoup de belles choses. Nous nous lavons avec soin tous les matins, et nous nous lavons les mains chaque fois avant de manger. Nous voulons faire plaisir à notre professeur. Il ne nous aime pas quand nous sommes sales", etc., etc...

Voyez-vous, chère Clara, nous faisons des progrès dans tous les domaines, de sérieux progrès. Nous apprenons la culture. Nous nous lavons déjà tous les jours. Voyez-vous, chez nous, les enfants des villages travaillent déjà à la reconstruction de la Russie des Soviets. Et nous devrions craindre de ne pas vaincre ? " Lénine se mit à rire, de son rire joyeux, dans lequel on sentait tant de bonté et d'assurance dans la victoire.

Quelques jours plus tard, j'entendis le rapport de Lénine sur la Révolution russe, rapport d'un homme sain, qui tiens à la vie d'une volonté de fer, pour créer de nouvelles forces sociales, d'un homme sain, vers qui, cependant, la mort étendait impitoyablement son bras. Mais, à côté de ce dernier acte historique, je garde dans ma mémoire la conclusion de la dernière conversation que j'eus avec Lénine, à part de courts échanges d'idées à propos de rencontres occasionnelles. L'un et l'autre révélèrent tout Lénine, le même Lénine qui voyait le grand dans les petits détails de l'existence, et considérait et appréciait ces petits détails dans leur liaison intime avec les grandes questions. Lénine qui, suivant la méthode marxiste, comprenait les rapports étroits existant entre l'instruction publique et la Révolution, et pour qui l'instruction pour tous signifiait la Révolution, et la Révolution l'instruction pour tous. Lénine, qui aimait chaleureusement, d'un amour infini, le peuple travailleur, et, en particulier, les enfants, l'avenir du peuple, l'avenir du communisme. Lénine, dont le cœur rivalisait avec l'intelligence et la volonté et qui, à cause de cela, put devenir le grand chef du prolétariat. Lénine, qui était fort et hardi, un vainqueur, parce qu'il n'était rempli que d'une passion : son amour pour les masses laborieuses, sa confiance dans ces masses, sa foi en la grandeur et la justesse de la cause à laquelle il dévoua sa vie, sa foi en la victoire de cette cause. C'est ce qui lui permit de réaliser le "miracle" historique. Il déplaça les montagnes.

*

**

A de nombreuses reprises nous discutâmes, le camarade Lénine et moi, de la question des femmes. Lénine accordait une grande importance au mouvement des femmes comme étant une partie importante et, dans certaines conditions, la plus importante du mouvement des masses. Il considérait naturellement l'égalité sociale complète de la femme comme un principe qui, pour les communistes, est en dehors de toute discussion. C'est dans le grand cabinet de travail de Lénine, au Kremlin, que nous eûmes, en automne 1920, notre première grande conversation sur ce sujet. Lénine était assis devant sa table de travail, qui, couverte de papiers et de livres, témoignait d'un travail intense, sans aucun "désordre génial".

– Il faut absolument que nous créions un fort mouvement international des femmes, sur une base théorique claire, commença Lénine. Sans théorie marxiste, pas de bonne pratique, c'est clair. Nous autres communistes, nous avons également besoin de la plus grande netteté de principes dans cette question. Il faut nous distinguer nettement de tous les autres partis. Malheureusement, notre 2^{ème} Congrès a négligé de traiter à fond la question féminine. Il a posé la question, mais n'a pris aucune décision. L'affaire a été confiée à une commission chargée de rédiger des résolutions, des thèses, des directives. Mais jusqu'à présent, elle n'a pas encore fait grand' chose. Il faut que vous nous aidiez."

Ce que Lénine disait là, je l'avais déjà entendu ailleurs; j'en manifestai mon étonnement. J'étais enthousiasmée par ce qu'avaient fait les femmes russes dans la Révolution et ce qu'elles faisaient encore pour sa défense et sa victoire définitive. De même, en ce qui concernait la position et le travail des femmes dans le Parti bolchevik, ce dernier m'apparaissait comme un parti modèle, comme le parti modèle. A lui seul, il apportait déjà à un mouvement international des femmes communistes des forces précieuses, éduquées et expérimentées, ainsi qu'un grand exemple historique.

- "C'est juste, tout cela est vrai, répondit Lénine, avec son fin sourire tranquille. A Petrograd, à Moscou, dans les villes et les centres industriels, comme à la campagne, les ouvrières ont eu dans la Révolution une conduite admirable. Sans elles, nous n'aurions pas vaincu, ou à peine vaincu. C'est mon opinion. Quelle vaillance elles ont montrée, et montrent encore ! Représentez-vous toutes les souffrances, toutes les privations qu'elles subissent. Et elles tiennent, parce qu'elles veulent maintenir le régime des Soviets, parce qu'elles veulent la liberté, le communisme. Oui, nos ouvrières sont de remarquables

combattantes. Elles méritent d'être aimées et admirées. Il faut d'ailleurs reconnaître également que les dames de la "démocratie constitutionnelle" à Petrograd se sont montrées beaucoup plus vaillantes contre nous que les petites junkers. C'est vrai : nous avons dans notre parti des camarades sûres, intelligentes et d'une activité infatigable. Nous avons pu leur confier un grand nombre de postes importants dans les Soviets, les Comités exécutifs, dans les commissariats du peuple et autres organes publiés de ce genre. Certaines travaillent nuit et jour dans le parti ou parmi les masses laborieuses, ou dans l'armée rouge. C'est très important pour nous. C'est également important pour les femmes, partout dans le monde. Cela prouve les capacités des femmes et l'importance considérable que leur travail représente pour la société. La première dictature du prolétariat ouvre vraiment la voie à la complète égalité sociale de la femme. Elle supprime plus de préjugés que ne peut le faire toute la littérature féministe. Mais tout cela n'empêche pas que nous n'avons pas encore de mouvement international de femmes communistes, et il faut absolument en créer un. Il faut se mettre immédiatement au travail pour le créer. Sans un tel mouvement, le travail de notre Internationale et de nos partis n'est pas complet et ne sera jamais complet. Mais l'intérêt de la Révolution exige que nous fassions un travail complet. Dites-nous donc comment va le travail communiste à l'Occident!"

Je lui donnai toutes les informations que je pouvais avoir à ce sujet, aussi bien que le permettait la liaison, encore très défectueuse et très irrégulière qui existait alors entre les différents partis qui avaient adhéré à l'Internationale Communiste. Lénine écoutait attentivement, le buste légèrement penché en avant, sans manifester le moindre ennui, la moindre impatience ni la moindre fatigue, accordant un intérêt extraordinaire aux choses même les plus accessoires. Je n'ai connu personne qui écoutât mieux que lui, et capable comme lui de classer tout de suite dans son cerveau ce qu'il avait entendu. C'est ce que prouvaient les questions courtes et précises qu'il me posait de temps en temps, au milieu de mon rapport, ainsi que le retour à tel ou tel détail de conversation. Lénine prit quelques courtes notes.

Naturellement, je décris en détail la situation en Allemagne. Je dis à Lénine l'intérêt que manifestait Rosa Luxembourg pour la conquête des masses féminines aux luttes révolutionnaires. Après la fondation du Parti communiste, elle demandait instamment la création d'un journal pour les femmes. Quand Leo Jogiches, lors de notre dernière entrevue - ce fut la veille du jour où il fut assassiné - discuta avec moi des tâches prochaines de notre Parti et transmit différents travaux, il y avait parmi ces derniers un plan de travail parmi les travailleuses. Au cours de ses premières conférences illégales, le Parti s'occupa de cette question. Les agitatrices et les principales militantes éduquées et expérimentées qui s'étaient manifestées avant la guerre et pendant la guerre étaient presque sans exception restées au sein de la social-démocratie des deux tendances et entraînaient avec elles les travailleuses qui commençaient à se remuer. Cependant, un petit noyau de camarades extrêmement énergiques et dévouées s'était constitué, qui participait à tous les travaux et à toutes les luttes du Parti. Elles avaient déjà organisé un travail méthodique parmi les travailleuses. Naturellement, ce n'était encore qu'un commencement, mais un bon commencement.

- "Pas mal, pas mal du tout, dit Lénine. L'énergie, le dévouement et l'esprit de sacrifice des camarades femmes, leur courage et leur intelligence, à l'époque de l'illégalité et de la semi-légalité, ouvrent de bonnes perspectives pour le développement du travail. Ce sont des facteurs précieux pour l'extension du Parti et sa capacité à conquérir les masses et à mener des actions. Mais quelle est la situation au point de vue de la clarté théorique et de l'éducation des camarades femmes et des camarades hommes sur ce sujet ? Car c'est d'une importance fondamentale pour le travail parmi les masses. La façon de mener le travail féminin permet de savoir ce qui se passe au sein des masses, quelles sont les idées auxquelles elles sont gagnées, ce pourquoi elles s'enthousiasment. Je ne me rappelle plus qui a dit : "Pour accomplir de grandes choses, il faut de l'enthousiasme". Nous, et les travailleurs du monde entier, avons véritablement de grandes choses à accomplir. Mais pourquoi s'enthousiasment vos camarades, les travailleuses d'Allemagne ? Où en est le développement de leur conscience de classe ? Concentrent-elles leur attention, leurs occupations sur les exigences politiques de l'heure ? Quel est le centre de leurs pensées ? "

"A ce propos, j'ai entendu raconter quelque chose de tout à fait singulier par les camarades russes et allemands. Il faut que je vous le dise. On m'a raconté qu'une camarade très douée de Hambourg édite un journal pour les prostituées, et s'efforce de les gagner à l'idée révolutionnaire. Rosa Luxembourg a agi d'une façon très humaine en défendant dans un article les prostituées, qu'une infraction quelconque contre les instructions policières sur l'exercice de leur triste profession a conduites en prison. Elles sont doublement victimes de la société bourgeoise. D'abord de son maudit régime de propriété, ensuite de sa maudite morale hypocrite. Seule, une brute stupide, peut oublier cela. Mais c'est tout de même quelque chose de différent que de considérer les prostituées - comment dois-je dire - comme une troupe professionnelle spéciale de combat révolutionnaire et d'éditer pour elles un journal corporatif. N'y a-t-il donc vraiment plus en Allemagne d'ouvrières d'industrie à organiser, pour qui éditer un journal, et capables d'être gagnées à vos luttes ? Il s'agit là d'une excroissance malade. Cela me rappelle fortement cette mode littéraire qui tend à transformer chaque prostituée en une douce Madone. L'idée originale était saine; à savoir la sympathie sociale, la révolte contre l'hypocrisie de la "vertueuse" bourgeoisie. Mais cette idée saine a été bourgeoisement dénaturée. D'ailleurs la question de la prostitution posera pour nous également des problèmes difficiles : retour des prostituées au travail productif, incorporation dans l'économie sociale. C'est à cela qu'il faut travailler. Mais, étant donné l'état actuel de notre économie et toutes nos conditions actuelles, c'est très difficile à réaliser. Vous avez là un morceau de question féminine qui se posera largement devant nous au lendemain de la conquête du pouvoir par le prolétariat et exigera une solution pratique. Cela nous donnera encore beaucoup de travail chez nous. Mais pour en revenir à votre cas particulier, en Allemagne, le Parti ne doit pas permettre à ses membres de pareilles bêtises. Elles créent de la confusion et dispersent les forces. Vous-même, qu'avez-vous fait contre cela ?

Avant que j'eusse pu répondre, Lénine continua : "Vos péchés, Clara, ne s'arrêtent pas encore à cela. On m'a dit que dans vos réunions féminines, on discute de préférence la question sexuelle. Cette question est, paraît-il, l'objet particulier de votre attention, de votre propagande. Je ne pouvais pas en croire mes oreilles, quand on m'a dit cela. Quoi ? Le premier Etat prolétarien est en lutte avec les contre-révolutionnaires du monde entier ! La situation en Allemagne même exige la concentration extrême de toutes les forces révolutionnaires, prolétariennes, pour la lutte contre la réaction de plus en plus insolente ! Mais les militantes discutent de la question sexuelle, et des formes du mariage dans le passé, le présent et le futur. Elles considèrent que leur tâche la plus importante est d'éclairer les travailleuses sur ce point. L'écrit le plus répandu en ce moment est la brochure d'une jeune camarade de Vienne sur la question sexuelle. C'est de la foutaise ! Ce qu'il y a là-dedans,

les ouvriers l'ont lu depuis longtemps dans Bebel. Cela n'est pas exprimé d'une façon aussi ennuyeuse, comme dans cette brochure, mais avec un caractère d'agitation, d'attaque contre la société bourgeoise. La discussion sur les hypothèses de Freud vous donne un air "cultivé" et même scientifique, mais ce n'est au fond qu'un vulgaire travail d'écolier. La théorie de Freud est également une "folie" à la mode. Je me méfie des théories sexuelles et de toute cette littérature spéciale qui croît abondamment sur le fumier de la société bourgeoise. Je me méfie de ceux qui ne voient que la question sexuelle, comme le prêtre hindou ne voit que son nuage. Je considère cette surabondance de théories sexuelles, qui sont pour la plupart des hypothèses, et souvent des hypothèses arbitraires, comme provenant d'un besoin personnel de justifier devant la morale bourgeoise sa propre vie anormale ou hypertrophique, ou du moins l'excuser. Ce respect déguisé de la morale bourgeoise m'est aussi antipathique que cette importance accordée aux questions sexuelles. Cela peut paraître aussi révolutionnaire que cela voudra, c'est, au fond, profondément bourgeois. C'est surtout une mode d'intellectuels. Il n'y a pas de place pour cela dans le parti, dans le prolétariat conscient."

Je fis à ce moment la réflexion que la question sexuelle impliquait dans la société bourgeoise, sous le régime de la propriété privée, des problèmes, des conflits et des souffrances sans nombre pour les femmes de toutes les classes et de toutes les catégories sociales. La guerre et ses conséquences ont considérablement aggravé, précisément en ce qui concerne les rapports sexuels, ces conflits et ces souffrances et rendu visibles des problèmes que la plupart des femmes ignoraient jusqu'alors. A cela s'ajoutait l'atmosphère de la Révolution montante. L'ancien monde de pensées et de sentiments avait commencé à vaciller. Les anciens rapports sociaux se relâchent et se désagrègent. De nouvelles conceptions concernant les rapports d'homme à homme apparaissent. L'intérêt manifesté pour ces questions est l'expression du besoin d'éclaircissement et d'orientation nouvelle. Il se manifeste également une réaction contre l'hypocrisie et l'immoralité fondamentale de la société bourgeoise. Les formes du mariage et de la famille au cours du développement de l'histoire, dans leur dépendance vis-à-vis de l'économie, sont de nature à détruire dans le cerveau des travailleuses la croyance en l'éternité de la société bourgeoise. Une attitude critique à l'égard de ces questions doit tendre à désagréger l'ordre bourgeois, à démasquer son essence véritable, ainsi que ses répercussions, et aussi à dénoncer l'hypocrisie de la morale sexuelle bourgeoise. Tous les chemins mènent à Rome. Toute analyse véritablement marxiste d'une partie importante de la superstructure idéologique de la société bourgeoise, de toute manifestation sociale importante doit conduire à l'analyse de la société bourgeoise et de son régime de propriété, et à cette conclusion qu'il faut les détruire.

Lénine sourit : - "C'est cela. Vous vous faites l'avocat de vos camarades et de votre parti. Naturellement, tout ce que vous dites là est vrai. Cela peut, à la rigueur, excuser, mais non pas justifier les erreurs commises en Allemagne. Car ce sont, et cela reste des erreurs. Pouvez-vous sérieusement me donner l'assurance que, dans vos réunions féminines la question sexuelle est traitée du point de vue du matérialisme historique ? Cela suppose des connaissances profondes et variées, et la possession d'un matériel considérable. Où avez-vous les forces pour cela ? Si elles existaient, il n'aurait pas pu se faire que des brochures, comme celle à laquelle j'ai fait allusion tout à l'heure, soient utilisées comme base de discussion dans vos réunions. On la recommande et on la répand, au lieu de la critiquer. A quel résultat aboutit cette façon antimarxiste de traiter la question ? Non pas à faire considérer la question sexuelle comme une partie de la question sociale, mais au contraire la question sociale comme une partie, une conséquence de la question sexuelle. L'essentiel est ramené au rang d'accessoire. Non seulement cela nuit à la compréhension de cette question particulière, mais encore cela jette la confusion dans les esprits, dans la conscience de classe des travailleuses.

"Mais ce n'est pas encore tout. Le sage Salomon disait déjà que tout a son temps. Je vous en prie, est-ce que c'est le moment d'entretenir pendant des mois les ouvrières de la question de savoir comment on aime et comment l'on doit être aimé ? Naturellement, on étudie cela dans le passé, le présent et le futur, et chez les différents peuples. Ce qu'on appelle fièrement le matérialisme historique. Actuellement, toutes les pensées des camarades, des femmes du peuple travailleur doivent être dirigées vers la Révolution prolétarienne. Car seule elle crée les bases d'un véritable renouvellement des rapports sexuels. Actuellement, il y a des problèmes véritablement plus importants à résoudre que la question des formes du mariage chez les nègres de l'Australie ou celle du mariage consanguin dans l'antiquité. La question des conseils ouvriers est toujours à l'ordre du jour pour les ouvriers allemands. De même que celle du traité de Versailles et de ses répercussions sur la vie des travailleuses, celle du chômage, de la baisse des salaires, des impôts, etc., etc. Je le répète : cette façon de faire l'éducation politique et sociale des ouvrières est fautive, tout à fait fautive. Comment avez-vous pu laisser faire cela ? Vous auriez dû employer votre autorité à combattre ces erreurs."

- Je n'ai pas manqué de faire les critiques et les représentations nécessaires auprès des militantes des différentes régions, déclarai-je à notre ami. Mais ignorez-vous que nul n'est prophète en son pays ? Pour avoir fait ces critiques, je me suis rendue suspecte de "fortes survivances social-démocrates et petites-bourgeoises". Cependant, mes critiques n'ont pas été faites en vain, puisque la question sexuelle n'est plus au centre des discussions dans nos réunions.

Mais Lénine poursuivait le fil de ses pensées :

- Je sais, je sais, dit-il : moi aussi j'ai été soupçonné de certains de nourrir des conceptions philistines, quoique celles-ci me soient profondément antipathiques. Elles contiennent en effet tant d'hypocrisie et d'étroitesse d'esprit ! Mais, je supporte cela tranquillement. Les petits oiselets à peine sortis de l'œuf des conceptions bourgeoises sont toujours redoutablement sages. Il faut que nous nous y fassions, sans nous améliorer. Le mouvement des jeunes est atteint, lui aussi, de "modernisme" dans son attitude vis-à-vis de la question sexuelle. Cette question l'occupe d'une façon exagérée." (Lénine souligna le mot "modernisme" en faisant une grimace de dégoût.) "On m'a dit que la question sexuelle est également un objet d'étude favori dans vos organisations de jeunesse. Il paraît qu'on ne fait pas encore suffisamment de conférences sur ce sujet. Dans le mouvement des jeunes, cette erreur est particulièrement nuisible et dangereuse. Car elle peut facilement conduire chez certains camarades à une exagération de la vue sexuelle, et à la perte de la santé et de l'énergie. Il faut lutter contre cela. Le mouvement des femmes et le mouvement des jeunes ont beaucoup de points de commun. Partout, nos camarades femmes doivent travailler méthodiquement avec les jeunes. C'est là une continuation, une extension, une élévation de leur instinct maternel du domaine individuel dans le domaine social. Il faut encourager et développer l'action sociale des femmes, en vue de supprimer l'étroitesse de leur psychologie familiale petite-bourgeoise.

Chez nous, également, une grande partie de la jeunesse est très occupée à réviser les conceptions et la morale sexuelles

bourgeoises. Et je dois le dire : une grande partie de notre meilleure jeunesse, celle qui promet vraiment beaucoup pour l'avenir. C'est comme vous l'avez dit tout à l'heure. Dans l'atmosphère de la guerre et de la Révolution, les anciennes valeurs idéologiques se dissolvent et perdent leur force de contrainte. Les nouvelles valeurs se cristallisent peu à peu dans la lutte. Dans les rapports entre les hommes, dans les rapports entre les sexes, les sentiments et les pensées sont en voie de transformation profonde. De nouvelles frontières sont établies entre le droit de l'individu et le droit de la collectivité. Nous sommes encore en plein chaos. La direction, la force de développement des différentes tendances qui se contredisent n'apparaissent pas d'une façon bien nette. C'est un processus lent et parfois très douloureux. Précisément, dans le domaine des rapports sexuels, du mariage, de la famille. La décomposition de la famille bourgeoise avec ses difficultés considérables de divorce, la liberté qu'il accorde à l'homme, la mise en esclavage de la femme, l'hypocrisie ignoble de la morale sexuelle, remplissent les meilleurs d'un profond dégoût.

La contrainte du mariage bourgeois et du droit familial des Etats bourgeois aggrave les souffrances et les conflits. C'est la contrainte de la "sainte propriété". Elle sanctifie la vénalité, la bassesse, l'ordure. L'hypocrisie conventionnelle de l'"honnête" société bourgeoise fait le reste. Les hommes défendent leur droit contre l'immoralité régnante. Et les sentiments des individus oscillent rapidement. Les appétits et le désir de changement dans les jouissances acquièrent rapidement une puissance impossible à réfréner, surtout à une époque où de grands empires s'écroulent, où tous les rapports de domination sont détruits, et où tout un régime social commence à décliner. La réforme du mariage bourgeois ne suffit plus. Une révolution profonde est en train de s'accomplir dans les rapports entre les sexes, parallèlement à la révolution qui s'accomplit dans les rapports de la propriété. Il est donc compréhensible que les nombreuses questions qui découlent de cette situation préoccupent non seulement les femmes, mais aussi la jeunesse. Car c'est la jeunesse qui souffre le plus de l'état actuel des rapports entre les sexes. C'est tout naturel. Rien ne serait plus faux que de prêcher à la jeunesse un ascétisme monastique et la sainteté de la sale morale bourgeoise. Mais il n'est pas bon qu'à cet âge l'élément sexuel domine toute la vie psychologique des individus. Pour savoir quelle influence pernicieuse cela peut avoir, interrogeons là-dessus notre camarade Lilina. Elle a sur ce point une documentation importante, grâce aux nombreuses enquêtes qu'elle a faites dans toutes sortes d'établissements d'éducation, et vous savez qu'elle est tout à fait communiste, et sans aucun préjugé.

Les modifications profondes qui se sont opérées dans les conceptions de la jeunesse concernant les questions sexuelles sont naturellement basées sur des principes et s'appuient sur une théorie. Un certain nombre croient que ces nouvelles conceptions sont "révolutionnaires" et "communistes". Ils le croient sincèrement. Mais à moi, qui suis un vieux, cela ne m'en impose pas du tout. Quoique je ne sois rien moins qu'un ascète, cette soi-disant "nouvelle vie sexuelle" de la jeunesse - et parfois aussi de l'âge mûr - m'apparaît comme purement bourgeoise, comme une extension du bordel bourgeois. Cela n'a rien de commun avec la liberté de l'amour, telle que nous la concevons, nous autres communistes. Vous connaissez certainement cette fameuse théorie, selon laquelle la satisfaction des besoins sexuels sera, dans la société communiste, aussi simple et sans plus d'importance que le fait de boire un verre d'eau. Cette théorie du verre d'eau a rendu notre jeunesse complètement folle. Elle a exercé une influence néfaste sur un grand nombre de nos jeunes gens et de nos jeunes filles. Merci pour un pareil marxisme, qui fait découler toutes les manifestations et transformations de la superstructure idéologique de la société immédiatement et directement de sa base économique. Car les choses ne sont pas simples, en réalité. C'est ce qu'a constaté depuis déjà longtemps un certain Friedrich Engels, à propos du matérialisme historique.

Cette célèbre théorie du verre d'eau, je la considère comme tout à fait antimarxiste et même antisociale. Dans la vie sexuelle, agissent non seulement les facteurs naturels, mais aussi les facteurs culturels, quel que soit le degré de développement où ils sont parvenus. Dans son livre sur *L'Origine de la famille*, Engels a montré l'importance considérable du passage de la polygamie à la monogamie. Les rapports entre les sexes ne sont pas simplement le reflet des rapports entre l'économie de la société et un besoin physique, considéré isolément. Ce serait du rationalisme, et non pas du marxisme, que de faire découler directement des bases économiques de la société les transformations réalisées dans ces rapports sans tenir compte des liens qui les unissent à toute la superstructure idéologique. Certes, quand on a soif, on veut boire. Mais est-ce qu'un homme normal, placé dans des conditions normales, consentirait à se coucher dans la boue et à boire dans les flaques d'eau de la rue ? Boira-t-il dans un verre, dont le bord a été sali par d'autres ? Mais le côté social est le plus important de tous. Boire de l'eau est un acte individuel. L'amour suppose deux personnes. Ce qui implique un intérêt social, un devoir vis-à-vis de la collectivité.

En tant que communiste, je n'ai pas la moindre sympathie pour la théorie du verre d'eau, même quand elle arbore cette belle étiquette de "libération de l'amour". D'ailleurs, cette libération de l'amour n'est plus une chose nouvelle, pas plus qu'elle n'est communiste. Rappelez-vous qu'elle a été prêchée dans la littérature au milieu du siècle dernier, comme l'"émancipation du cœur". Dans la pratique de la bourgeoisie, cette "émancipation du cœur" s'est révélée en fait comme l'"émancipation de la chair". La prédication était faite, à cette époque, avec plus de talent qu'aujourd'hui. Je ne puis juger à quel point elle reste en accord avec la pratique. Ce n'est pas que j'aie l'intention de prêcher l'ascétisme. Pas le moins du monde. Le communisme n'apportera pas l'ascétisme, mais la joie de vivre, la force, entre autres, par la satisfaction complète du besoin d'aimer. mais je suis d'avis que cet abus des plaisirs sexuels que l'on constate en ce moment n'apporte ni la joie, ni la force. Il ne fait que les diminuer. A l'époque de la Révolution, c'est grave, très grave !

C'est précisément la jeunesse qui a le plus besoin de joie et de force. Du sport sain, de la gymnastique, de la natation, des excursions, des exercices physiques de toutes sortes, diversité des occupations intellectuelles ! Apprendre, étudier, faire des recherches, autant que possible en commun ! Tout cela donnera davantage à la jeunesse que les éternelles discussions et conférences sur les problèmes sexuels et les plaisirs de l'existence. Des corps sains, des cerveaux sains : Ni moine, ni Don Juan, ni non plus, comme milieu, le philistin allemand.

Vous connaissez notre jeune camarade X... Un garçon remarquable, très doué : Mais je crains qu'il n'arrive à rien de bon. Il bourdonne et va de femme en femme. Cela ne vaut rien pour la lutte politique, pour la Révolution. Je n'ai aucune confiance dans la sûreté et la persévérance dans la lutte des femmes chez qui le roman personnel s'allie avec la politique. Pas plus que dans les hommes qui courent après toutes les jupes et s'amourachent de toutes les femmes. Non, non, cela ne s'accorde pas avec la révolution !

- La Révolution exige la concentration, le renforcement des énergies. Des individus autant que des masses. Elle n'admet pas

des excès, qui sont l'état normal des héros décadents à la d'Annunzio. L'excès des plaisirs sexuels est un défaut bourgeois, c'est un symptôme de décomposition. Le prolétariat est une classe qui monte. Elle n'a pas besoin de stupéfiant ni de stimulant. Pas plus au moyen de l'excès des plaisirs sexuels qu'au moyen de l'alcool. Elle ne doit pas et ne veut pas s'oublier elle-même, oublier l'horreur et la barbarie du capitalisme. Les motifs d'action, elle les tire de ses propres conditions d'existence et de son idéal communiste. De la clarté, de la clarté, et encore de la clarté, c'est de cela qu'elle a surtout besoin ! C'est pourquoi, je le répète, pas d'affaiblissement, pas de gaspillage d'énergies ! La maîtrise de soi, la discipline intérieure, cela n'est pas de l'esclavage, même en amour !

Lénine avait parlé avec une grande vivacité et une grande conviction. Je sentais à chaque mot qu'il prononçait qu'il lui venait de l'âme, et l'expression des ses traits le confirmait. De temps en temps, il soulignait une pensée d'un mouvement énergique de la main. Je m'étonnais que Lénine put accorder une si grande attention non seulement aux grandes questions politiques fondamentales, mais aussi à des questions accessoires. Et non seulement en ce qui concernait la Russie des Soviets, mais aussi les Etats capitalistes. Le marxiste remarquable qu'il était, considérait les phénomènes isolés, sous quelque forme qu'ils puissent se présenter, en liaison étroite avec les grandes questions. Sa volonté était uniquement inébranlablement tendue, comme une force irrésistible de la nature, vers un seul but : la Révolution. C'est pourquoi il appréciait toutes choses dans leurs répercussions sur les facteurs conscients de la révolution tant au point de vue national qu'au point de vue international, car, dans l'appréciation des événements historiques dans les différents pays, ainsi que des différentes étapes de développement du mouvement ouvrier, il ne voyait que la Révolution prolétarienne, une et indivisible.

Moscou, fin janvier 1924.

(à suivre)